

JEAN COCTEAU

de l'Académie française

THÉÂTRE

I

ANTIGONE

LES MARIÉS DE LA TOUR EIFFEL

LES CHEVALIERS DE LA TABLE RONDE

LES PARENTS TERRIBLES

nrf

GALLIMARD

17,8)

ŒUVRES DE JEAN COCTEAU

Poésie

POÉSIE, 1916-1923 (Le Cap de Bonne-Espérance – Ode à Picasso – Poésies – Vocabulaire – Plain-chant – Discours du grand sommeil) (*Gallimard*).

ESCALES, avec André Lhote (*La Sirène*).

LA ROSE DE FRANÇOIS (*F. Bernouard*).

CRI ÉCRIT (*Montane*).

PRIÈRE MUTILÉE (*Cahiers libres*).

L'ANGE HEURTEBISE (*Stock*).

OPÉRA, ŒUVRES POÉTIQUES, 1925-1927 (*Stock*).

MORCEAUX CHOISIS, POÈMES, 1926-1932 (*Gallimard*).

MYTHOLOGIE, avec Giorgio De Chirico (*Quatre Chemins*).

ÉNIGME (*Éditions des Réverbères*).

POÈMES ÉCRITS EN ALLEMAND (*Krimpen*).

POÈMES (Léone – Allégories – La Crucifixion – Neiges – Un ami dort) (*Gallimard*).

LA NAPPE DU CATALAN, avec Georges Hugnet (*Fequet et Baudier*).

LE CHIFFRE SEPT (*Seghers*).

DENTELLE D'ÉTERNITÉ (*Seghers*).

APPOGIATURES (*Éditions du Rocher*).

CLAIR-OBSCUR (*Éditions du Rocher*).

POÈMES, 1916-1955 (*Gallimard*).

PARAPROSODIES (*Éditions du Rocher*).

CÉRÉMONIAL ESPAGNOL DU PHÉNIX, suivi de LA PARTIE D'ÉCHECS (*Gallimard*).

LE REQUIEM (*Gallimard*).

Suite de la bibliographie en fin de volume

THÉÂTRE
DE JEAN COCTEAU

I

JEAN COCTEAU

de l'Académie française

THÉÂTRE

I

ANTIGONE

LES MARIÉS DE LA TOUR EIFFEL

LES CHEVALIERS

DE LA TABLE RONDE

LES PARENTS TERRIBLES

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1948,*
renouvelé en 1976.

ANTIGONE

d'après Sophocle

à M^{lle} GENICA ATANASIOU

Je pleure Antigone et la laisse périr.
C'est que je ne suis pas un poète.
Que les poètes recueillent Antigone.
Voilà le rôle bienfaisant de ces êtres
amoraux.

BARRÈS.

C'est tentant de photographier la Grèce en aéroplane. On lui découvre un aspect tout neuf.

Ainsi j'ai voulu traduire Antigone. A vol d'oiseau de grandes beautés disparaissent, d'autres surgissent ; il se forme des rapprochements, des blocs, des ombres, des angles, des reliefs inattendus.

Peut-être mon expérience est-elle un moyen de faire vivre les vieux chefs-d'œuvre. A force d'y habiter nous les contemplons distraitement, mais parce que je survole un texte célèbre, chacun croit l'entendre pour la première fois.

ANTIGONE

fut créée à Athènes en 440. Cette contraction a été représentée à l'Atelier, le 20 décembre 1922.

PERSONNAGES

ANTIGONE	Génica Atanasiou.
ISMÈNE	Eve Longuet.
EURYDICE	Francine Mars.
CRÉON	Charles Dullin.
HÉMON	Allibert.
TIRÉSIAS	Antonin Artaud.
LE CHŒUR	Jean Cocteau.
UN GARDE	Arnaud.
UN MESSAGER	Vital.

Devant le palais, à Thèbes.

Décor de P. Picasso. — Musique d'A. Honegger.

Costumes de G. Chanel.

Pour la reprise, en 1927, cinq têtes monumentales de jeunes hommes, en plâtre, encadraient le chœur. Les tragédiens portaient des masques transparents du genre des masques d'escrime, sous lesquels on devinait leurs figures et sur lesquels, faits de laiton blanc, des visages aériens étaient cousus. Les costumes se mettaient sur des maillots noirs dont les bras et les jambes étaient recouverts. L'ensemble évoquant un carnaval sordide et royal, une famille d'insectes.

L'extrême vitesse de l'action n'empêche pas les acteurs d'articuler beaucoup et de remuer peu. Le chœur et le coryphée se résument en une voix qui parle très haut et très vite comme si elle lisait un article de journal. Cette voix sort d'un trou, au centre du décor.

Naturellement, aucune figuration n'escorte les personnages. Le rideau se lève sur Antigone et Ismène, de face, immobiles l'une contre l'autre.

ANTIGONE. — Ismène, ma sœur, connais-tu un seul fléau de l'héritage d'Œdipe que Jupiter¹ nous épargne? Eh bien, je t'en annonce un autre. Devine la honte que nos ennemis préparent contre nous.

ISMÈNE. — Je ne devinerai pas. Depuis que nos deux frères se sont entretués, depuis que la troupe des Argiens a disparu, je ne vois rien qui puisse me rendre plus malheureuse ou plus heureuse.

ANTIGONE. — Ecoute, je t'ai fait sortir du vestibule pour que personne au monde ne nous entende.

ISMÈNE. — Qu'y a-t-il? Tes yeux me bouleversent.

ANTIGONE. — Tu me demandes : Qu'y a-t-il? Hé! Créon ne donne-t-il pas la sépulture à l'un de nos frères et ne la refuse-t-il pas à l'autre? Étéocle aura l'enterrement qu'il mérite, mais il est défendu d'ensevelir Polynice ou de le pleurer. On le laisse aux corbeaux. Tels sont les ordres que le noble Créon promulgue pour toi et pour moi, oui pour moi. Il va venir en personne, ici même, lire son décret. Il attache la plus grande importance à l'exécution de ses ordres. Les enfreindre, c'est être lapidé par le peuple. Voilà. J'espère que tu vas montrer ta race.

ISMÈNE. — Mais que puis-je?

ANTIGONE. — Décide si tu m'aides.

ISMÈNE. — A quoi?

ANTIGONE. — A soulever le mort.

1. Je m'appuie sur LA FONTAINE, MAURRAS, pour remplacer ZEUS par JUPITER. JUPITER se prononce mieux dans notre langue.

ISMÈNE. — Tu veux l'enterrer malgré le roi ?

ANTIGONE. — Oui. J'enterrerai mon frère et le tien. Je dis le tien. On ne me reprochera pas de l'avoir laissé aux bêtes.

ISMÈNE. — Malheureuse ! Malgré la défense de Créon ?

ANTIGONE. — A-t-il donc le droit de me détacher des miens ?

ISMÈNE. — Antigone ! Antigone ! notre pauvre père est mort dans la boue après s'être crevé les yeux pour expier ses crimes ; notre mère, qui était sa mère, s'est pendue ; nos frères se sont entrégorgés. Imagine, nous deux, toutes seules, la fin sinistre qui nous attend si nous bravons nos maîtres. Nous sommes des femmes, Antigone, des femmes malhabiles à vaincre des hommes. Ceux qui commandent sont plus forts que nous. Que Polynice m'excuse, mais je cède. J'obéirai au pouvoir. Il est fou d'entreprendre des choses au-dessus de ses forces.

ANTIGONE. — Je ne te pousse pas. Si tu m'aidais, tu m'aiderais à contre-cœur. Agis comme bon te semble. Pour moi, j'enterrerai. Il me sera beau de mourir ensuite. Deux amis reposeront côte à côte après ce cher crime. Car, Ismène, le temps où je dois plaire aux morts est plus considérable que celui où il me faut plaire aux vivants. Ta conduite te regarde. Méprise les dieux.

ISMÈNE. — Je ne les méprise pas. Je me sens incapable de lutter contre toute une ville.

ANTIGONE. — Trouve des prétextes. Moi je vais entasser une espèce de tombeau.

ISMÈNE. — Folle ! je tremble pour toi.

ANTIGONE. — Laisse moi tranquille. Pense à toi-même.

ISMÈNE. — Au moins ne raconte ce projet à personne. Cache-le comme je le cacherai.

ANTIGONE. — Ne cache rien ! Tu peux parler. Je

t'en voudrais plus de ton silence que de tes bavardages.

ISMÈNE. — Refroidis ce cœur trop chaud.

ANTIGONE. — Non. Je sais que je plais où je dois plaire.

ISMÈNE. — Oui, si tout marche bien. Mais tu essayes l'impossible.

ANTIGONE. — Je m'arrêterai à la limite de mes forces.

ISMÈNE. — Pourquoi courir après le vent ?

ANTIGONE. — Si tu insistes, tu me deviendras odieuse et tu exciteras la haine du mort. Laisse-moi seule avec mon projet. S'il échoue, je mourrai glorieusement.

ISMÈNE, *gravissant les marches de droite.* — Eh bien, va donc, imprudente. Ton cœur te perd.

Elle sort. Antigone reste seule, prend son élan pour toute la journée, disparaît par la coulisse de droite.

LE CHŒUR. — Les Argiens ont fui à toutes jambes sous ton œil fou, soleil ! Ils étaient venus aux troupes de Polynice et de ses vagues prétentions. Jupiter déteste la vantardise. Il a frappé de sa foudre les panaches et les armures d'orgueil. Les sept chefs qui marchaient contre nos sept portes ont abandonné leurs armes. Il n'est resté sur place que deux frères ennemis.

Maintenant la victoire est assise dans Thèbes. Le peuple chante. Mais voici Créon, notre nouveau roi.

CRÉON, *à la porte de gauche.* — Citoyens, les dieux ont sauvé cette ville du naufrage. Je vous ai tous réunis sachant votre respect pour la maison de Laïus, votre fidélité à Œdipe et à ses fils. Les fils se sont entretués. Tout le pouvoir passe entre mes mains.

Avant qu'un homme se prouve, il est difficile de le connaître. Pour moi je blâme celui qui gouverne sans consulter autour de lui. Je blâme encore le

chef qui sacrifierait la masse aux intérêts d'un seul individu. Jamais je ne flatterai mon adversaire. Un prince juste ne manque pas d'amitié. Tels sont mes principes.

C'est pourquoi j'ai dicté le décret relatif aux fils d'Œdipe. Étéocle est un soldat, qu'on lui rende les honneurs. Polynice est revenu d'exil pour nous incendier, nous bafouer, nous réduire en esclavage. Je défends qu'on l'honore. J'ordonne que son cadavre appartienne aux chiens et aux corbeaux. Jamais je ne confondrai la vertu et le crime. J'ai dit.

LE CHŒUR. — Bravo, Créon. Tu es libre, tu disposes des morts et de nous.

CRÉON. — Exécutez mon ordre.

LE CHŒUR. — Charges-en les jeunes.

CRÉON. — Des gardes surveillent le cadavre.

LE CHŒUR. — Alors que devons-nous faire ?

CRÉON. — Vous devez être inflexibles envers la désobéissance aux lois.

LE CHŒUR. — Il n'y a pas un homme assez fou pour chercher la mort.

CRÉON. — La mort serait sa paye. Mais souvent l'espoir d'une bourse rend les hommes fous.

UN GARDE. *Il entre, s'agenouille et parle.* — Prince, je ne peux pas dire que je vole vers toi. Ça non. Je me suis souvent arrêté en route. Je pensais : n'y va pas, n'y va pas. Mais, d'autre part, si Créon se renseigne ailleurs, tu risques davantage. La route est courte, mais la route était longue. Bref, voilà... Bref... je n'ai rien de bon à t'apprendre.

CRÉON. — Qu'est-ce qui te met la tête à l'envers ?

LE GARDE. — Je dirai d'abord ce qui me concerne. Ce n'est pas moi. Ce n'est pas ma faute, et je ne sais pas qui c'est. Vous seriez injuste de me punir.

CRÉON. — Tu me barricades l'affaire tout autour. Tu m'as l'air de dépaqueter lentement une mauvaise nouvelle.

LE GARDE. — Le danger coupe bras et jambes.

CRÉON. — Parle. Après, tu partiras.

LE GARDE. — Alors, je parle. On a rendu les honneurs au mort.

CRÉON. — Hein ? Qui donc a eu l'audace...

LE GARDE. — Ni vu, ni connu. On ne découvre pas de coups de bêche, pas de coups de pioche, pas d'empreintes de pieds, pas de traces de char. Rien ne dénonce le criminel. Au petit matin le corps avait disparu sous une couche de poussière. Juste de quoi éviter le sacrilège. Naturellement chacun s'accuse, s'excite et nous allons nous battre. Tout le poste était suspect et il n'y avait de preuve contre personne. Nous jurions de marcher sans crainte sur les braises et de prendre un fer rouge à pleine main, ce qui montre les coupables et les complices. A la fin, on décida de tout te dire. On a tiré au sort. Et c'est moi qui trinque.

LE CHŒUR. — Prince, je me demande si ce n'est pas une machine des dieux.

CRÉON. — Assez de sottises, vieillesse. Les dieux n'inhument pas les incendiaires de temples, les destructeurs du culte, les pilleurs d'offrandes. Avez-vous jamais vu les dieux flatter le mal ? Non, mille fois non. Mais cet acte m'ouvre les yeux. Je savais déjà que des traîtres murmurent contre mon joug dans cette ville, qu'on se soulève en cachette. Ils payent les coupables. Les mortels ont inventé l'argent. L'argent, l'argent ignoble ! L'argent ruine les villes, fausse les cœurs droits, démoralise tout. Ceux qui, corrompus par une bourse, ont inhumé Polynice ont bêché leur propre tombe. Si vous ne me les amenez pas, je vous pendrai pour qu'on me les dénonce.

LE GARDE. — En tout cas, je ne suis pas coupable.

CRÉON. — Cela ne m'étonnerait pas, mon gaillard. Tu es homme à te vendre, et pas cher !

LE GARDE. — Il est triste qu'un prince juste puisse voir si faux.

CRÉON. — Il me juge, ma parole !

LE GARDE. — Puisse-t-on découvrir les coupables.

Il sort ainsi que Créon.

LE CHŒUR. — L'homme est inouï. L'homme navigue, l'homme laboure, l'homme chasse, l'homme pêche. Il dompte les chevaux. Il pense. Il parle. Il invente des codes, il se chauffe et il couvre sa maison. Il échappe aux maladies. La mort est la seule maladie qu'il ne guérisse pas. Il fait le bien et le mal. Il est un brave homme s'il écoute les lois du ciel et de la terre, mais il cesse de l'être s'il ne les écoute plus. Que jamais un criminel ne soit mon hôte. Dieux, quel prodige étrange ! C'est incroyable, mais c'est vrai. N'est-ce pas Antigone ? Antigone ! Antigone ! Aurais-tu désobéi ? Aurais-tu été assez folle pour te perdre !

Par la coulisse de droite on voit d'abord entrer Antigone avec, sur les épaules, les mains du garde qui la pousse, puis le garde.

LE GARDE. — Prise sur le fait. Où est Créon ?

LE CHŒUR. — Le voici qui sort.

CRÉON. — Que se passe-t-il ?

LE GARDE. — Prince, la chance me ramène où je n'aurais pas cru remettre les pieds. Interroge cette jeune fille. Elle est coupable.

CRÉON. — Où et comment l'avez-vous prise ?

LE GARDE. — Elle inhumait le corps. Je l'ai prise la main dans le sac.

CRÉON. — Tu le jures ?

LE GARDE. — Oui, je le jure, elle enterrait l'homme.

CRÉON. — Donne-moi des détails.

LE GARDE. — Sous la crainte de tes menaces, nous avons ôté le sable sur la charogne et nous l'avons

JEAN COCTEAU

Théâtre I

Les deux volumes de théâtre publiés à la N.R.F. par Jean Cocteau donnent un panorama de son œuvre dramatique dont on connaît la diversité.

En l'examinant, le lecteur considérera que les masques ne servent pas seulement ici à souligner les caractères, comme au théâtre, mais aussi à dissimuler les vrais visages comme dans le bal et dans le crime, afin de forcer le spectateur à les découvrir. Mais, étant donné la force de l'habitude qui ne regarde plus ce qu'elle a coutume d'avoir sous les yeux, une œuvre n'est parfois jamais aussi bien masquée que nue. C'est pourquoi *Antigone*, descendue de sa frise grecque, rapprochée de notre sol, nous étonne de sa modernité, tandis que *Les Parents terribles* exposent sur le boulevard du crime une antiquité intime, un air de famille tragique, que l'on ne doit pas apercevoir d'abord. Ce sont là tactiques, travaux d'art pour surprendre les positions trop établies et les enlever avec plus de souci d'efficace que d'effet. Jean Cocteau dédaigne le pittoresque ou l'use jusqu'à l'âme selon les besoins profonds du public, qui peuvent aller en sens contraire de son « goût » paresseux. Ce *Théâtre*, essentiellement ambulant, change donc sans cesse de place ses tréteaux. Il cherche à réveiller le sommeil des abonnés, à rompre le mécanisme des comédiens; il se refuse à un style, afin d'être style, c'est-à-dire démarche. On reconnaît davantage l'acteur à sa démarche qu'à ses costumes.

nrf



9 782070 215843



49-1 A 21584

ISBN 2-07-021584-9

Extrait de la publication